

Relire Jaurès (recension)

Fabien Escalona

▶ **To cite this version:**

Fabien Escalona. Relire Jaurès (recension). 2011. halshs-00636999

HAL Id: halshs-00636999
https://shs.hal.science/halshs-00636999

Submitted on 28 Oct 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Relire Jaurès

Par Fabien Escalona

En quelques pages accessibles, une plongée dans la réflexion et les discours de Jean Jaurès, qui nourrit l'esprit et invalide définitivement les récentes tentatives de récupération politique.

Jean Jaurès. *Le socialisme et la vie*. Éditions Payot & Rivages, collection « Petite bibliothèque », Paris, 2011. 138 p.

Pour le plus grand profit de « l'honnête homme (pressé) » qui serait resté dans la méconnaissance de la prose originale du « grand Jaurès », les éditions Payot publient un court recueil de quatre textes écrits entre 1894 et 1903 et destinés à des revues ou des conférences. Le tout est présenté par le philosophe Frédéric Worms, qui insiste dans sa préface sur le caractère à la fois « daté » et actuel de la thèse de Jaurès qui sous-tend les quatre interventions. Clamant qu'il existe « une idée irréductible en l'homme, de justice, d'unité, de liberté et de paix » ((p. 7)) qui serait moteur de l'histoire, elle s'inscrivait dans des débats philosophiques aujourd'hui dépassés et surtout dans une période « d'avant » le traumatisme des deux guerres mondiales. En même temps, elle apparaît toujours vivante au sens où elle appelle à raisonner au-delà des fausses dichotomies entre solidarité et individualisme, égalité et liberté : « là est l'essentiel : repenser les relations sociales avec leur double polarité que décrit si bien Jaurès : individualité sous toutes ses formes, unité dans toute sa portée » ((p. 11)).

Quel moteur pour l'Histoire ?

Le premier texte ((« Idéalisme et matérialisme dans la conception de l'histoire »)) s'offre comme une tentative de réconcilier la position marxiste classique considérant les rapports de production comme le ressort « le plus intime et le plus profond » de l'histoire, avec la position idéaliste considérant que depuis ses débuts, la quête de justice qui anime l'humanité est la source ultime du mouvement des sociétés. Rappelant que Marx lui-même était un disciple de Hegel, philosophe ô combien attentif à la vérité jaillissant des contradictions, Jaurès défend que seule une synthèse de ces deux visions *a priori* antagoniques rend l'histoire intelligible. Si, en bon marxiste, on considère par exemple la succession des différents modes de production (esclavage, féodalisme, capitalisme, socialisme) comme une marche vers le progrès, alors il faut expliquer d'où nous vient cette idée même de « progrès », et pourquoi les hommes ont imprimé à cette marche cette direction précise, qui n'était nullement déterminée d'avance. C'est que, selon Jaurès, l'instinct de sympathie, le sens du commun et l'idée d'égalité étaient déjà contenus dans la cérébralité des premiers humains. Depuis lors, il n'est pas vrai que la morale, l'idéologie politique ou la religion n'aient fait que refléter l'évolution des conditions matérielles de vie. En interaction perpétuelle avec ces dernières, les prédispositions évoquées précédemment auraient plutôt conduit les hommes à corriger sans cesse les paliers successifs de civilisation, tant que leur « pleine liberté » et leur « pleine solidarité [n'auraient] pas été

réalisées » ((p. 36)). S'il n'est pas sûr que ces conceptions quelque peu abstraites nous aident à comprendre l'évolution de l'humanité, elles nous renseignent sur ce qui est au cœur du socialisme de Jaurès, à savoir la poursuite du combat politique tant qu'il ne sera pas « fait de l'homme un usage conforme à l'homme » ((p. 38)). En quelques phrases vibrantes, l'orateur exprime en effet sa conviction que la société socialiste n'existera pas, tant qu'un être humain pourra être ramené à la condition d'un instrument par un autre.

Le socialisme, l'individu et la patrie : des conceptions loin des récupérations actuelles

Les deux textes suivants ((« Socialisme et liberté », « Le socialisme et la vie »)) consistent justement en une définition plus poussée du socialisme promu par Jaurès, qui passe par une explicitation de son rapport à l'individu et à la patrie. Pour ce faire, Jaurès entend distinguer son « collectivisme » du « socialisme d'Etat ». Ce dernier, en se contentant d'un objectif de protection des travailleurs vis-à-vis des classes possédantes, serait marqué du sceau de la résignation au face-à-face perpétuel entre classes antagonistes, et donc à l'exploitation (plus ou moins contenue) de l'une par l'autre. A l'inverse, le socialisme collectiviste incarnerait la vision d'une société vraiment alternative : par un changement du régime de propriété, « toutes les classes [seraient] définitivement absorbées dans l'unité de la nation » ((p. 45)). Une première image en prend un coup : celle d'un Jaurès gentiment réformiste, dans la filiation duquel aiment à se placer les tenants d'un socialisme débarrassé des « vieilles lunes collectivistes ». Mais si cette image a pu prospérer, c'est aussi en raison d'une incompréhension liée à sa formule célébrant un « individualisme logique et complet ». Premièrement, il faut tenir compte du contexte : Jaurès écrit alors dans *La Revue de Paris*, une publication républicaine dans laquelle il cherche à convaincre que le socialisme n'est pas liberticide ((Serge Audier, *Le socialisme libéral*, Editions La Découverte, 2006, p. 38)). Deuxièmement, nous pouvons grâce à ce livre accéder à la citation totale : « L'éducation universelle, le suffrage universel, la propriété universelle, voilà, si je puis dire, le vrai postulat de l'individu humain. Le socialisme est l'individualisme logique et complet. Il continue, en l'agrandissant, l'individualisme révolutionnaire » ((p. 72)).

L'argumentation, qui fait écho à la conception de Bernstein du socialisme comme un héritier du libéralisme, consiste à démontrer que collectivisme et liberté humaine s'accordent plus qu'ils ne s'opposent. La seconde, pour être effective, nécessite en effet que chaque individu soit codécideur dans le processus de production des richesses et copropriétaire des fruits qui en résultent. A cette seule condition, les masses laborieuses pourront alors s'émanciper, exprimer leurs potentialités et leurs singularités. Pas plus que la fin de l'esclavage n'a fait perdre à l'humanité sa capacité créatrice, affirme Jaurès, l'abolition du salariat n'aura de conséquences désastreuses pour le dynamisme des sociétés. Celui-ci serait d'ailleurs préservé par une juste balance entre la planification nationale et sa « mise en mouvement » locale par des coopératives, des syndicats et des associations diverses. Le collectivisme jaurésien est donc décentralisateur, et s'y opposer reviendrait à assumer que la liberté ne peut être qu'oligarchique : « dire que la liberté politique, la liberté intellectuelle disparaîtront par l'avènement de la propriété sociale, c'est dire que le servage économique de la classe ouvrière est la condition de la liberté » ((p. 50)).

Cependant, une autre image de Jaurès est à nuancer à la lumière de ces écrits : celle du patriote fervent, propagée et instrumentalisée par la droite et l'extrême-droite lors des dernières campagnes électorales. Car si l'attachement à la patrie est indéniable chez l'auteur, il n'en est pas moins dépendant d'un contexte où les nations étaient encore considérées comme des « systèmes clos », dans lesquels la transformation sociale pouvait se déployer de façon beaucoup plus visible que « l'incohérente lenteur de l'effort universel » ((p. 81)). Cet attachement est aussi conditionnel, dans la mesure où si la patrie est nécessaire au socialisme, en ce qu'elle lui fournit un cadre d'action, elle n'est considérée ni comme « un organisme supérieur et sacré », ni comme « un absolu » ((pp. 76 et 82)). L'objectif ultime du mouvement ouvrier reste pour Jaurès l'émancipation humaine. Si l'attachement à la patrie exige un renoncement à ce but ou si un cadre territorial et culturel s'avère plus favorable, alors le socialisme s'en détachera : « c'est [donc] sauver la patrie [de la réaction] que de la tenir dans la dépendance de la justice » ((p. 83)).

Relire Jaurès aujourd'hui

Voilà le genre de phrases qui font la saveur de ce petit ouvrage, dont l'intérêt ne s'arrête néanmoins pas là. Certes, il y a un aspect incontestablement « vieilli » dans les démonstrations produites, lié à un messianisme marxisant auquel Jaurès n'échappe pas. Ainsi écrit-il que « le socialisme ne sera jamais contenu qu'en puissance dans le capitalisme » et que « la loi capitaliste et la force ouvrière concourent dans la même direction » ((p. 55 et 56)) : on nous permettra d'être plus dubitatif et de penser que l'action humaine aura un rôle beaucoup plus ardu que de simplement « précipiter » le passage d'un mode de production à un autre. Ainsi encore, certaines formules témoignent d'une foi admirable mais qui nous apparaît aujourd'hui quelque peu naïve dans l'humanité présentée comme « un grand artiste toujours en progrès » ((p. 68)). Enfin, la vision d'une humanité enfin réconciliée grâce à la propriété collective semble reproduire l'erreur d'un marxisme prophétique consistant à proclamer qu'une fois atteint un certain état des rapports sociaux, les contradictions à l'œuvre dans les sociétés s'épuiseront d'elles-mêmes.

Cela dit, ces faiblesses font partie intégrante de la valeur documentaire de cet ouvrage reflétant la pensée de Jaurès au tournant du 19ème et du 20ème siècle. Une pensée qui s'exprime d'ailleurs dans une langue remarquable, et par un effort pédagogique et une hauteur de vues peu communs de nos jours (c'est une litote), susceptibles de stimuler l'esprit de ceux qui auront la curiosité de se plonger dans ces pages. Outre le vrai plaisir de lecture qu'elle procure, la prose de Jaurès peut aussi « parler » aux citoyens de gauche d'aujourd'hui pour deux raisons. D'une part, à travers l'idée que quelles que soient les différences de contexte, le cœur d'un socialisme authentique reste l'ambition de démocratiser la sphère productive elle-même, afin de travailler à l'émancipation des êtres humains. Si le mot d'ordre du « collectivisme » est sans doute à délaisser au profit d'une défense de la pluralité des formes de propriété et des modes de production, la quête de Jaurès rejoint certaines analyses contemporaines qui voient dans la démocratie contre le capitalisme le seul gage véritable de progrès social ((Marc Fleurbaey, *Capitalisme ou démocratie ?. L'alternative du XXIème siècle*, Grasset, 2006. Thomas Coutrot, *Démocratie contre capitalisme*, La Dispute, 2005. « Vers une société socialiste », entretien avec Jacques Généreux, *in* Clémentine Autain (dir.), *Postcapitalisme : Imaginer l'après*, Au Diable Vauvert,

2009.)). D'autre part, le dernier texte du recueil, intitulé « Discours à la jeunesse » et prononcé en 1903 devant des lycéens, peut se lire comme un appel à l'engagement malgré l'ingratitude apparente des temps et le peu de résultats dont une action individuelle risque d'être récompensée. Prenant l'exemple de la construction séculaire de la République en France, Jaurès souligne que si les militants d'une génération doivent se résigner « à ne voir qu'une réalisation incomplète de leur vaste idéal », cela vaut quand même le coup « de penser et d'agir, [car] l'effort humain vers la clarté et le droit n'est jamais perdu ((p. 121)). Appelant à être à la fois « praticien » et « philosophe », Jaurès recommande de s'investir dans les tâches que nous procure la société imparfaite d'aujourd'hui, tout en « [ménageant] à son regard, à son esprit, quelques échappées vers […] des perspectives plus étendues » ((p. 137)). Incitant au courage authentique, il explique qu'il consiste notamment à rechercher la vérité et à la diffuser, tout en résistant « aux applaudissement imbéciles et aux huées fanatiques » ((p. 138)). En ce sens, oui, Jaurès est d'actualité.